

TEXTE N° 6 : ALAIN
Propos sur l'éducation
(PUF, Paris, 1990)

"Certes le **groupement familial**, avec ses petits et ses grands ensembles, et cette distribution naturelle des pouvoirs et des devoirs, est quelque chose de beau et que rien ne peut remplacer. Ici est l'école du sentiment ; ici jouent le dévouement, la confiance, l'admiration ; les garçons imitent le père, et les filles imitent la mère, chacun étant protecteur à la fois et protégé, vénéré et vénérant. Mais pourquoi vouloir imiter ce qui est inimitable ? La réunion des enfants du même âge, et qui en sont à apprendre les mêmes choses, est une société naturelle aussi ; non point du même genre, mais tout à fait autre, autre par sa structure, que je n'ai pas inventée. Pourquoi voulez-vous qu'aller à l'école ce soit moins naturel que d'avoir deux mains, une oreille musicale, et des yeux sensibles au relief et aux couleurs ?"

Le pédagogue avait abandonné ses lieux communs et guettait l'idée; car l'objet ainsi mis en place lui était familier, et en quelque sorte toujours sous ses yeux et en ses mains depuis un bon nombre d'années. Mais l'autre, forte tête, apportait dans l'entretien cet esprit d'ensemble, qui fait paraître les différences. Secouant de nouveau la tête, et comme regardant de côté, il dit : "**L'école fait contraste, au contraire, avec la famille, et ce contraste même réveille l'enfant de ce sommeil biologique et de cet instinct familial qui se referme sur lui-même.** Ici égalité d'âge, liens biologiques très

faibles, et au surplus effacés ; deux jumeaux, deux cousins du même âge se trouvent ici séparés, et aussitôt groupés d'après d'autres affinités. **Peut-être l'enfant est-il délivré de l'amour par cette cloche et par ce maître sans cœur ?** Car le maître doit être sans cœur ; oui, insensible aux gentilleses du cœur, qui, ici, ne sont plus comptées. Il doit l'être, et il l'est. Ici apparaissent le vrai et le juste, mais mesurés à l'âge. Ici est effacé le bonheur d'exister ; tout est d'abord extérieur et étranger. L'humain se montre en ce langage réglé, en ce ton chantant, en ces exercices, et même en ces fautes qui sont de cérémonie, et n'engagent point le cœur. Une certaine indifférence s'y montre ; l'esprit y jette son regard oblique et son invincible patience. L'œil mesure et compte, au lieu d'espérer et craindre. Le temps prend dimension et valeur. **Le travail montre son froid visage, insensible à la peine et même au plaisir.**"

Chacun sait que les parents instruisent assez mal leurs enfants, quand ils veulent s'en mêler. J'ai vu un bon père, qui était aussi un bon violoniste, tomber dans des accès de colère ridicule, et enfin remettre son fils à quelque professeur moins passionné. L'amour est sans patience. Peut-être il espère trop ; peut-être la moindre négligence lui apparaît-elle comme une sorte d'insulte. Enfin ce sentiment, si porté à expliquer les fautes et à les

excuser, lorsqu'il juge sur le rapport du maître, devient plus sévère qu'il ne faudrait s'il enseigne lui-même ? Mais je ne suis pas surpris que l'on soit si sévère pour les siens ; ne l'est-on pas étrangement à l'égard de soi-même ? Un homme pardonne bien aisément une maladresse d'autrui; mais le souvenir de sa propre maladresse le fait encore rougir dix ans après. Ainsi rougit-il de l'ignorance de son fils, comme il rougirait de la sienne propre ; il perd toute mesure et les choses n'en vont pas mieux.

Aristote a dit que le sentiment bientôt tyrannise. Et il faut voir les deux côtés. Le père imagine, s'il rencontre la frivolité du jeune âge, que son fils ne l'aime point. Mais l'enfant, lui, comprend encore moins que son père le veuille forcer. Il essaie tous les signes du sentiment ; s'il ne réussit point le voilà au désespoir. Il y a un esprit de révolte et des crises de passion qui troublent profondément les familles et que l'école efface aussitôt. J'ai vu un enfant hurlant que l'on traînait à l'école; à peine la porte refermée, il se taisait; il se trouvait écolier par la force de l'institution. C'est qu'un genre d'indifférence, qui pour le maître est de métier, agit fort promptement comme un climat. Précieuse chose que le sentiment. Mais n'en attendons pas des services qu'il ne peut rendre. Le tyran pensait bien que Guillaume Tell tremblerait à cause de son fils. Or, celui qui explique est comme un tireur d'arc; il ne faut pas que la cible l'intéresse trop. **Selon moi le bon maître est assez indifférent, et il veut l'être, il s'exerce à l'être.** Un père peut dire à son fils: « Fais cela pour me plaire », mais à la condition qu'il ne s'agisse pas de faire attention, d'examiner, de

comprendre ; car, chose étrange, la bonne volonté trop marquée, l'ardeur, la vivacité, tout ce qui ressemble à la passion enfin, sont tout à fait incompatibles avec l'exercice de l'intelligence. Tant qu'un sujet vous touche vivement, pour une cause ou pour une autre, vous n'êtes pas en mesure de le dominer par la pensée. Il faut user d'abord le sentiment.

D'un autre côté, le maître ne doit point dire: « Faites ceci ou cela pour me plaire. » C'est usurper sur les parents. Et l'enfant, qui a une extrême pudeur là-dessus, ressentira souvent toutes les preuves d'affection comme des espèces d'injustes contraintes. L'accent même de l'affection déplaît chez ceux qui n'ont point droit de le prendre.

De là vient que les sentiments paternels, chez tout autre homme que chez le père, sont si aisément ridicules. Enfin chaque relation de société a sa nuance propre ; **c'est au père qu'il convient d'agir en père, au maître en maître.** Quelques-uns là-dessus ont des scrupules; un père craint de trop aimer; un maître s'exerce à aimer. Je crois que ces scrupules gâtent tout ; **il faut que chacun soit bien ce qu'il doit être, et que l'harmonie naisse des différences.** La force de l'affection, quand elle demande, c'est qu'elle pardonnera tout. Au contraire l'autorité ne peut que s'affaiblir à vouloir deviner les pensées et provoquer les sentiments; car si elle feint d'aimer elle est odieuse, et si elle aime réellement elle est sans puissance. J'ai observé, et cela est connu de ceux qui ont appris le métier, que, dès que l'enfant se découvre le pouvoir d'affliger réellement le maître par la paresse ou la frivolité, aussitôt il

en abuse. Autant que je sais le désordre suit promptement, dès qu'une bonté de cœur se montre. **Enfin l'école n'est nullement une grande famille. A l'école se montre la justice, qui se passe d'aimer, et qui n'a pas à pardonner, parce qu'elle n'est jamais réellement offensée.** La force du maître, quand il blâme, c'est que l'instant d'après il n'y pensera plus; et l'enfant le sait très bien. Ainsi la punition ne retombe pas sur celui qui l'inflige. Au lieu que le père se punit lui-même dans son fils.

Socrate remarquait déjà qu'un père, si éminent qu'il soit, ne sait pas bien instruire ses propres enfants, J'en ai vu l'exemple en une grand-mère fort instruite, qui n'arriva jamais à enseigner à sa petite-fille le calcul et l'orthographe. Ce paradoxe irrite; car les parents sont toujours disposés à croire que le maître manque de zèle; et ils s'étonnent lorsqu'ils constatent, par leur propre exemple, que le zèle ne suffit pas. Je dis bien plus, je dis que c'est le zèle qui nuit. **Il est clair que l'enseignement est un métier comme un autre.** Mais je ne crois point trop non plus aux procédés. Au surplus, j'ai vu des maîtres, et qui savaient le métier, réussir fort mal avec leurs propres enfants, soit pour le violon, soit pour le latin. La force du métier n'est point où nous la cherchons; elle est au-dessous. **Voici un maître payé, qui vient à l'heure juste et qui s'en va de même; c'est qu'il va à d'autres leçons. Il y a un ordre inflexible et étranger qui se montre ici.** Que l'enfant soit bien disposé ou non, on n'y pense point. On ne renverra pas sans de grandes raisons un maître qui se présente à l'heure accoutumée. Ainsi les leçons prennent le visage de la

nécessité. C'est ce qui importe; car l'enfant ne se résignera jamais au sérieux et à l'attention s'il a la moindre espérance de perdre un peu de temps. Chacun sait bien qu'un père qui veut se faire instituteur n'est pas tout à fait esclave de l'heure; aussi l'enfant ne se prépare point. N'étant point tenu par une règle qui ne donne jamais ses raisons, il ne prend point cette précieuse habitude de se mettre au travail tout entier et en un instant. Il ruse. Or, la principale de toutes les leçons, et de bien loin la plus importante, c'est qu'on ne peut ruser devant la nécessité. Celui qui apprend le sens de ces petits mots "il faut" sait déjà beaucoup.

(pages 22 et 23, 26 à 29)